

CHEZ RENAULT

(Suite de la page 7)

ouvriers, et du même coup, dans l'organisation syndicale elle-même, incapable de prendre la situation en main.

Quant à la C.F.T.C., ce n'est pas avec beaucoup d'ardeur qu'elle s'est ralliée à l'appel du débrayage; elle applique les décisions de son Bureau confédéral, et comme toujours, regarde désespérément vers l'arrière-garde. Dans son appel à la grève, elle hésite même à rappeler la plate-forme revendicative commune, préférant bavarder sur des généralités telles que « l'incohérence de la politique économique... », réformes des structures, etc., qui n'intéressent personne, hormis elle-même.

F.O. qui est resté muet jusqu'aux derniers jours appelle brusquement, en commun avec le Syndicat Indépendant, ...à débrayer 2 heures 1/2 avant la sortie normale, et à se rendre « tous aux Halles... contre les profiteurs, pinardiens, maquignons, etc... », n'hésitant pas, pour saboter la grève, à atteindre la combattivité par des propos du genre « les travailleurs de la RNUR ne doivent pas faire seuls les frais de 24 heures de grève (5.500 francs pour un os) »... Rappelons qu'au premier débrayage de 2 heures du 27 septembre, F.O. trouvait ce mot d'ordre insuffisant et appelait pour sa part, à débrayer 4 heures.

Dans ces conditions, la grève elle-même se préparait sous d'assez mauvaises auspices, que la journée du 25 allait concrétiser.

LA JOURNÉE DE GREVE

De très bonne heure le matin, il n'y avait que quelques militants aux portes, « groupes de discussion » (le nom est bien trouvé: les ouvriers, découragés de se retrouver si peu nombreux; discutent ferme... entre eux!...) Plus tard, vers l'heure de grosse rentrée, il y aura, sur la place Nationale et à l'angle Zola-Kermen (les points névralgiques) quelques paquets de militants — une centaine — groupés qui échangent leurs impressions. On parle beaucoup de Saint-Nazaire et Nantes: « Eux au moins, ils y vont » et aussi de la faiblesse de l'organisation, de l'inefficacité flagrante, des « groupes de discussion ». En effet, de nombreux ouvriers arrivent, plus ou moins indécis, « pour voir ». Le tableau n'étant pas des plus encourageants, ils finissent par entrer, pas très fiers, et plutôt déçus, mais ils manquent de confiance dans la réussite et les résultats de la grève.

Un exemple caractéristique est celui des chauffeurs. Devant la porte du garage, il y a 3 ou 4 militants. Tous les chauffeurs entrent, mais le travail ne commence pas pour autant. Mise à part une certaine appréhension et aussi la honte de sortir les camions (c'est l'heure où il y a le plus de grévistes dans les rues), le cœur n'y est pas. Il faudra attendre 9 heures et la venue d'un représentant de la direction en personne qui menacera les ouvriers: « la grève sur le tas est un motif de licenciement. Pourquoi ne prenez-vous pas le travail? etc... » pour que ceux-ci se décident enfin à travailler.

L'intervention du secrétaire du syndicat Poperen venu entre temps faire une prise de parole, est écoutée attentivement, mais ne décide pas les ouvriers à rejoindre la grève. Quelques piquets solides et décidés, avaient pris la parole avant que les ouvriers ne soient en bleus.

Dans l'ensemble des ateliers, de grandes inégalités ont été observées et des résultats parfois assez curieux: un atelier de professionnels hautement qualifiés, où la C.G.T. est pratiquement inorganisée et compte très peu d'adhérents, le département 37 comptait 70 % de grévistes, alors que d'autres départements, d'habitude plus combattifs, ne comptaient que 30 à 40 % de grévistes, le 18 par exemple, généralement en flèche. Des syndiqués étaient au travail dans plusieurs secteurs, alors que des inorganisés faisaient montre d'une grande combattivité. Mais ceci

n'était pas généralisé. Les estimations de « l'Humanité » une fois de plus, se sont révélées très exagérées; on était loin des 70 % de grévistes annoncés, tout au plus 50 % chez les ouvriers, selon les pointages effectués et probablement ce chiffre est un peu au-dessus de la réalité. Si l'on considère que les 8.000 mensuels étaient leur presque totalité au travail (1 % de grévistes peut-être), cela diminue encore le pourcentage. Du reste la production de la journée le témoigne: 50 % des 4 CV ont été sortis, et plus de 60 % en ce qui concerne les Juva et camions.

Le meeting a groupé 1.500 à 2.000 ouvriers à l'intersyndical le matin (les autres entreprises de Boulogne étaient présentes aussi). Après le meeting, la « journée de grève » était quasi terminée, et les militants sont rentrés chez eux.

La « marche sur les Halles » prévue par F.O. et S.I.R., s'est soldée par un échec retentissant. Une dizaine d'ouvriers F.O. (les délégués) avaient débrayé à 2 h. 30. Heureusement que quelques groupes de grévistes, CGT pour la plupart, étaient venus « en curieux » et attendaient un peu narquois, ce que ça allait donner. Pourtant FO y a mis le paquet: carrefour sonorisé, et même Blanc, le secrétaire, y a été de sa chansonnette au micro pour attirer la foule. C'était grotesque. En fait, le grand meeting s'est fait... à l'intérieur de la permanence « pour les militants FO et SIR » — néanmoins la « foule » (??) à l'extérieur a eu droit à la retransmission par les

haut-parleurs. Quant à la marche sur les Halles, on l'attend toujours. Une fois de plus, l'union sacrée FO-SIR a sombré dans le ridicule.

APRES LE 25.

L'atmosphère est brutalement retombée. Grévistes et non grévistes sont également déçus et insatisfaits. De plus, la question se pose maintenant; que faire? Le manque de perspective apparaît flagrant. La CGT et la CFTC ont amorcé l'idée des grèves tournantes « comme à Nantes et St-Nazaire » (affirmation pour le moins osée quand on connaît la suite donnée à ces mouvements).

Les militants sentent bien qu'il faut faire quelque chose, mais on peut dire que l'idée des grèves tournantes ne rencontre pas leur adhésion enthousiaste. Sans compter les difficultés pratiques de réalisation et l'organisation extraordinaire que cela implique, la confiance n'y est pas. Comme on devait s'y attendre, les dirigeants qui n'attendaient que cette occasion pour triompher, après avoir tout fait pour freiner le mouvement et le maintenir dans un cadre raisonnable, en concluent évident à l'échec du « Tous ensemble », et prônent le retour à « la base », c'est-à-dire reprendre l'action au niveau où elle de trouve, par atelier — le reproche est fait aux militants d'« écouter trop l'avant-garde et de déterminer nos mots d'ordre sur celle-ci... et pas assez sur la masse des ouvriers ». La particularisation n'est pas loin.

RUE BOISSIERE

Le 25 octobre, les syndicats des Métaux CGT avaient demandé l'envoi de délégations d'usines au siège du syndicat patronal rue Boissière, près de la place du Trocadéro.

Pour les militants, cela devait être non pas une simple promenade à quelques-uns pour remettre poliment une résolution à un employé quelconque du syndicat patronal, mais une forte démonstration ouvrière. Seulement telles n'étaient pas les intentions des dirigeants de la rue J.-P. Timbaud. Ils firent tout d'abord le maximum pour limiter le nombre des présents.

Cependant, il y eut quand même 2 à 3.000 présents rue Boissière. Le gouvernement (démisionnaire, mais pas pour cette « affaire courante ») avait bien fait les choses en envoyant d'importantes forces de police, C.R.S... Des barrages ne laissèrent passer qu'une délégation insignifiante.

Mais ceux qui étaient venus rue Boissière n'avaient pas comme préoccupation de fouler les tapis du syndicat patronal. C'est dans la rue qu'ils voulaient manifester et c'est ce qu'ils firent pendant plusieurs heures, en dépit des interventions de la police... Et en dépit aussi des interventions de dirigeants syndicaux qui circulaient dans les rangs pour prêcher le calme!

La combattivité des présents était très grande et elle traduisait le mécontentement général qui existe parmi les métallos. Il n'y a pas de doute que si la direction syndicale avait appelé le 25 à une manifestation de masse rue Boissière — l'idée était dans l'air après les manifestations des travailleurs de chez Thomson sur le boulevard Haussmann — il y aurait eu ce jour-là beaucoup plus de grévistes et une très puissante démonstration de rues. Car chacun aurait été convaincu que l'on s'engageait sérieusement dans l'action.

Les dirigeants ont réussi à réduire la ma-

nifestation de la rue Boissière à une manifestation d'avant-garde, avec l'espoir de donner une douche froide aux militants les plus combattifs; voyez comme vous êtes isolés! Mais ces militants, dans les entreprises, réfléchissent autrement qu'on le fait dans les bureaux des syndicats où l'on attend les « directives » d'en haut. Ils voient de plus en plus que ce que les ouvriers attendent, ce sont des perspectives et des mots d'ordre d'action — et non des « avertissements » sans lendemain.

Vous lirez,

dans le N° d'octobre de

QUATRIÈME INTERNATIONALE

Le Manifeste du 5^e Congrès Mondial de la IV^e Internationale

- A l'occasion du 40^e anniversaire d'octobre: Le discours prononcé en 1932 par L. Trotsky, à Copenhague sur la Révolution russe.
- L'éditorial: Nouveau tournant de la situation mondiale.
- Des notes éditoriales sur l'anniversaire des révolutions polonaise et hongroise, les congrès travaillistes, la défaite de la social-démocratie allemande, la Chine,...
- Des articles sur la Pologne, l'Italie, la Bolivie, l'Afrique, la guerre-révolution...
- Des critiques du livre (« La pensée de Lénine », de H. Lefebvre — « La nouvelle classe », de Djilas,...)
- etc., etc...

Le N° 150 fr. — C.C.P. Pierre FRANK 12648-46, Paris, 64, Rue de Richelieu.